

MAI 2008

Ricardo Flores-Magon

et la révolution mexicaine



LES ÉDITIONS RUPTURES

CE DOCUMENT A ÉTÉ ÉLABORÉ AVEC LES SOURCES SUIVANTES:

- RICARDO FLORES MAGON, *PROPOS D'UN AGITATEUR*, L'INSOMNIAQUE, 62 PAGES, 1990:

LA VIE DE RICARDO FLORES MAGON, L'OUVRIER ET LA MACHINE, LES ILLÉGALISTES, LE MENDIANT ET LE VOLEUR ET LA RÉVOLUTION SOCIALE AU SONORA.

- RICARDO FLORES MAGON, *?PARA QUE SIRVE LA AUTORIDAD? Y OTROS CUENTOS*, ÉDITIONS ANTORCHA, 185 PAGES, 1989:

LE FUSIL, !BANDITS!, LE SOLDAT, LE FER ET L'OR (TRADUCTION LIBRE)

- RICARDO FLORES MAGON, *EL MIEDO DEL GOBIERNO (ARTICULOS POLITICOS 1912)*, ÉDITIONS ANTORCHA, 190 PAGES, 1981:

LES CHEFS (TRADUIT PAR ANONYME), TOUT POUR TOUS (TRADUCTION LIBRE)

LES ÉDITIONS RUPTURE

première édition NOVEMBRE 2004

UNION LOCALE DE MONTRÉAL : mtl@nefac.net

FÉDÉRATION DES COMMUNISTES LIBERTAIRES DU NORD-EST: www.nefac.net

À PROPOS DE L'ÉDITEUR

La Fédération des communistes libertaires du Nord-Est (NEFAC) est une organisation bilingue de révolutionnaires venant de différents mouvements de résistance et s'identifiant à la tradition communiste dans l'anarchisme. Les activités de la fédération sont organisées autour du développement théorique, de la propagande anarchiste et de l'intervention dans la lutte des classes, que ce soit de façon autonome ou par une implication directe dans les mouvements sociaux.

Comme communistes libertaires, nous luttons pour une société sans classe et non-hiérarchique. Nous envisageons une fédération internationale de communautés et de lieux de travail radicalement démocratiques et auto-gérés. Pour atteindre cette société, notre classe abolira le salariat et socialisera toutes les industries, les moyens de production et de distributions. Nous rejetons la division du travail qui condamne un individu à une vie d'activités restreintes pour les seules fins de l'économie marchande. L'abolition des marchés et de la valeur d'échange permettra la satisfaction des besoins humains en adhérant au principe communiste ***"de chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins"***.

Lisez Cause commune!



Outre une brochure de temps en temps, la NEFAC produit régulièrement un journal gratuit.
La plus récente édition est toujours disponible sur notre page web.
Pour en obtenir des copies papiers, écrivez au groupe le plus près de chez-vous.

Contacts au Québec:
Québec: nefacquebec@yahoo.ca
Montréal: mtl@nefac.net
Sherbrooke: sherbrooke@nefac.net
Saint-Jérôme: ostrogoth@resist.ca
Trois-Rivière: la_reponse@hotmail.com

Blogues:
www.voixdefaits.blogspot.com
www.nefacmtl.blogspot.com
www.nefac-sherbrooke.blogspot.com



LE MONDE LIBERTAIRE - 219 - FEVRIER 1976

LA RÉVOLUTION MEXICAINE

B. CANO RUIZ

TRADUIT DE "TIERRA Y LIBERTAD" DE NOVEMBRE 1973

Antécédents

Le processus de la révolution mexicaine présente des caractéristiques idéologiques difficiles à classer et très complexes, comme on peut le supposer d'un peuple sortant d'une longue période de colonialisme esclavagiste et qui a reçu l'impact des nouvelles idées d'émancipation et de justice projetées depuis l'Europe et reflétées ici par ses penseurs et sociologues les plus clairvoyants.

Vers le milieu du XIXe siècle, les idées de Fourrier et Proudhon trouvèrent écho chez des personnes comme Ignacio Ramírez et Melchor Ocampo (ce dernier en vint à traduire quelques œuvres de Proudhon), qui s'efforçaient de faire connaître ces idées au peuple pour ce qu'elles signifiaient d'espérance et de moyens vers la conquête de son émancipation intégrale.

À l'opposé, le régime politique dans lequel le Mexique vivait était pratiquement dictatorial, surtout depuis la mort de Benito Juàrez, survenue en 1872, époque à laquelle la présidence de la République est occupée par Sebastiàn Lerdo de Tefada, élu pour la période 1873-1876, à la fin de laquelle il sera réélu.

En 1884, le général Porfirio Díaz conquiert la présidence de la République pour la seconde fois et ne la quittera pas avant 1911, date à laquelle la Révolution le met en déroute. Ce gouvernement qui dura 30 ans vit se dérouler sept élections: 1877-1880 (de 1880 à 1884, le général Manuel Gonzàlez assuma la présidence), 1884-1888, 1888-1892, 1892-1896, 1896-1900, 1900-1904, 1904-1910, et en 1910, on le déclara élu pour la période 1910-1916. Durant ces trente ans, le gouvernement de Porfirio Díaz s'employa à "pacifier" la république en employant une poigne de fer contre le petit peuple, en aidant au développement matériel dans le but de fortifier les grands propriétaires, le clergé et finalement les grands capitalistes qui entreprenaient la formation d'une industrie débutante.

La révolution

En pleine domination porfiriste, le 7 août 1900, paraît le journal *Regeneration* fondé par R.F. Magón, dans lequel on combat la dictature porfiriste et propage des idées très proches des conceptions anarchistes et révolutionnaires. Le 30 du même mois, un groupe de libéraux, dirigé par l'ingénieur Camilo Arriaga, lance un manifeste pressant le peuple mexicain à former le Mouvement Libéral mexicain et dès lors, avec l'apparition des frères Flores Magón (parmi lesquels se distinguait Ricardo), de Práxedes Guerrero, Librado

Rivera, et d'une pléiade de lutteurs anarchistes, la lutte contre la dictature porfiriste ne connut plus de trêves; les publications, les manifestes, les emprisonnements et les faits sanglants se succédèrent, tels le massacre de Cananea, où les sbires des compagnies minières de la région mirent à mort plus de cent travailleurs, ceux de Río Blanco et de Veracruz qui suscitèrent une haine croissante contre la tyrannie et un sentiment révolutionnaire chaque fois plus intense, qui allait en s'étendant dans tout le pays.
Parallèlement à ce mouvement révolutionnaire, surgit un mouvement politique anti-porfiriste, dominé par Francisco I. Madero, qui, en 1908, publia un livre contre la réélection.

Le 4 octobre 1910, Porfirio Díaz est réélu président pour la période de 1910 à 1916. Madero lance le plan de San-Luis (en date du 5 octobre) déclarant nulles ces élections et proclamant la non-réélection comme loi suprême, en même temps qu'un appel aux armes, fixant au 20 novembre un soulèvement général. À cette date éclate la révolution à Puebla et à Chihuahua. En Basse-Californie, Ricardo Flores Magón se soulève et s'empare provisoirement de Mexicali.

Six mois après le soulèvement du 20 novembre, Porfirio Díaz est vaincu. On signe, le 21 mai 1911, l'accord de Ciudad Juarez et le vieux dictateur, maître absolu du Mexique durant trente ans, part pour l'Europe.

Madero entre à Mexico le 7 juin. Il est élu président en octobre et prend possession de ses fonctions le 6 novembre. En moins d'un an, la rébellion servit de tremplin à Madero pour s'élever jusqu'à la présidence.

Madero, qui n'était pas un vrai révolutionnaire, mais un bourgeois libéral assez modéré et propriétaire terrien, s'engagea dans la tâche impossible de détruire la tradition gouvernementale porfiriste viciée, avec les éléments mêmes qui la composaient et qui en avaient profité. Et en réalité, même s'il avait appelé à son cabinet des ministres plus radicaux que ceux qu'il avait choisis, la situation n'aurait pas été substantiellement modifiée, car les nécessités étaient beaucoup plus profondes.

Madero n'ébaucha même pas les profonds changements que l'on espérait d'une révolution tant désirée et aux racines si radicales. Les révolutionnaires qui exigeaient l'accomplissement des demandes de la révolution pour ce qui était des véritables transformations sociales, finirent par prendre les armes. C'est ce que fit Emiliano Zapata dans le sud de la République et le 28 novembre 1911, il expédia le plan d'Ayala. De même, Pascual Orozco, dans le nord, lança le 25 mars 1912 le plan de Chihuahua.

Zapata, avec le drapeau Terre et Liberté et en relations avec le mouvement Magoniste (relations niées par quelques historiens), représentait le désir de la Terre exprimé par les dépossédés tout au long de l'histoire mexicaine. Par héritage ancestral, sa famille était dépositaire des désirs revendicatifs des communautés indigènes de sa région et jouissait de l'adhésion quasi religieuse des multitudes paysannes du sud.

Les réactionnaires se levèrent aussi contre Madero et le général Bernardo Reyes se joignit à la révolte avec quelques éléments, confiant dans le fait que les partisans qu'il avait en

"rouges" et ne se feront donc guère prier par leurs turbulents amis pour faire boucler l'agitateur. D'autant que la montée en puissance aux USA des IWW (anarcho-syndicalistes), auxquels sont liés les magonistes, perturbent les projets d'intervention des USA dans le conflit mondial.

Mars 1916 : Nouvelle condamnation de R. et E. Flores Magon, respectivement à un et trois ans de travaux forcés, à la suite d'une féroce campagne de *Regeneracion* contre Carranza, alors aux prise avec la guérilla zapatiste qui contrôle l'état de Morelos.

Novembre 1918 : Pour avoir cosigné un manifeste contre le "grand carnage" qui dévaste l'Europe, Librado Rivera et R. Flores Magon sont condamnés respectivement à quinze et vingt ans de bagne, pour défaitisme. Emprisonné au pénitencier de Leavenworth, Texas, ce dernier n'en sortira que les pieds devant le 20 novembre 1922, selon toute probabilité empoisonné. Les nouveaux maître du Mexique sont enfin débarrassés de "ce rêveur doublé d'un boxeur" dont les diatribes auraient pu déranger l'établissement du système mi-bureaucratique, mi-mafieux, qui gouverne de nos jours encore ce pays.

USA exacerbe leur extrémisme : ils ont des contacts assidus avec les militants américains, souvent des européens immigrés de fraîche date, imprégnés de culture libertaire. Les épreuves de la vie carcérale balaient leurs dernières illusions sur la démocratie tout en portant au comble leur dégoût instinctif de la morale bourgeoise et de l'autorité.

Août 1910 : Ils sont accueillis à leur libération, par un grand meeting de soutien à Los Angeles. Les 414 $ qui sont réunis à cette occasion vont permettre à *Regeneracion* de reparaître sur des positions désormais ouvertement anarchistes. Le Mexique est alors en pleine révolution: début de la guérilla dans les zones rurales, agitation ouvrière dans les villes.

Hivers 1910-1911 : Guerre civile et déroute des troupes fédérales. Mettant à profit la décomposition du régime, les groupes d'assaut magonistes envahissent la Basse-Californie et s'emparent de Mexicali et de Tijuana. Pris à revers par les USA, dont les intérêts dans cette région sont prépondérants, ils doivent renoncer à établir ce communisme californien dont rêvait déjà Owen au siècle précédant.

Juin 1911 : Le "flibustier" R. Flores Magon est arrêté à nouveau par les autorités américaines qui l'accusent d'avoir violé la "neutralité" des USA en faisant acheminer des armes et de la propagande au Mexique (l'opposition modérée s'était paradoxalement jointe auparavant à la propagande porfiriste pour accuser Magon d'avoir voulu rattacher la Basse-Californie aux USA). Porfirio Díaz est en fuite et les madéristes préparent leur accession au pouvoir. Magon (relâché dans un premier temps grâce au versement d'une caution par Emma Goldman et Alexandre Berkman) croupira trois années de plus dans les bagnes des gringos, de façon à ne pas gêner les profiteurs de la révolution.

Septembre 1911 : Parution du second manifeste du parti libéral. Franchement anarchiste, il est destiné à répondre à l'évolution radicale de la situation au Mexique où la devise des magonistes, "Terre et Liberté", est devenue le mot d'ordre du peuple tout entier. Malgré l'emprisonnement de son inspirateur, *Regeneracion* continue de paraître; son tirage avoisine les 30 000 exemplaires et son influence ne cesse de se développer parmi les travailleurs comme chez les guérilleros zapatistes.

Novembre 1911 : Élection de Madero à la présidence. Les magonistes s'opposent résolument à ce bourgeois pusillanime qu'appuient les USA. Après la fuite de Diaz, il n'en avait pas moins délégué à Los Angeles des émissaires, tous d'ex-magonistes (parmi lesquels le frère de Ricardo, Jesus), lui proposant de rallier le nouveau régime et de s'y faire une place. Mais les exigences de l'équipe de *Regeneracion* (la mise en commun immédiate de la terre et des moyens de production) interdisaient tout compromis. L'entrevue, orageuse, se conclut sur des menaces qui ne tarderont pas, on l'a vu, à se concrétiser.

Janvier 1914 : R. Flores Magon sort du pénitencier de MacNeil et se remet, infatigable, à l'ouvrage. Son combat vise désormais les "usurpateurs" de la révolution, qui s'entre-déchirent mais qui tous lui interdiront de revenir vivant au Mexique. Les autorités américaines s'accommodent fort bien de ces seigneurs de la guerre dont les sanglantes querelles conduisent le pays à la ruine et à la dépendance. Elles n'apprécient guère en revanche les

d'autres temps le suivraient. Mais il échoua, se livra à Linares (Nuevo León) le 25 décembre 1911 et fut emmené à la capitale pour être enfermé dans la prison militaire de Santiago Tlaltelolco. De même, Félix Díaz, neveu du dictateur Porfirio Díaz, se souleva à Veracruz, le 16 octobre 1912, et au bout d'une semaine tomba face au pouvoir du général Beltrán et fut transporté à la prison de Santiago Tlaltelolco. Pendant ce temps, en plein développement de la révolution, les éléments avancés des forces ouvrières de la capitale fondèrent, le 15 juillet 1912, la Maison de l'Ouvrier Mondial, où se formèrent les célèbres bataillons rouges dans lesquels intervinrent quelques éléments anarchistes. Mais ni la Maison de l'Ouvrier Mondial, ni les bataillons rouges ne purent donner à la révolution une orientation proprement socialiste ou anarchiste.

La décade tragique

Après quinze mois de gouvernement madériste, les divers mouvements armés qui prétendaient radicaliser la révolution et l'opposition constante des forces réactionnaires créèrent un climat propre à un soulèvement dans la ville même de Mexico. Le dimanche 9 février 1913, à l'aube, les forces d'artillerie de Tacubaya et les jeunes militaires de l'École des Aspirants de Tlalpan arrivèrent à la ville et ouvrirent les portes de la prison de Santiago Tlaltelolco aux généraux Bernardo Reyes et Félix Díaz qui, accompagnés de Manuel Mondragón, se dirigèrent vers le palais national, en pensant qu'il était déjà entre les mains des forces insurrectionnelles. Mais le général Lauro Villar, qui avait réussi à maintenir le palais en son pouvoir, reçut avec une décharge les insurgés qui avançaient sûrs et confiants sur la place de la Constitution. Le général Bernardo Reyes fut tué et ses alliés Félix Díaz et Manuel Mondragôn durent fuir et se réfugièrent dans la citadelle.

Alors commença la Décade tragique, épisode qui opposa durant 10 jours les forces du gouvernement qui avaient comme centre d'opérations le Palais national et les forces réactionnaires qui s'étaient retranchées dans la citadelle. Le président Madero surveilla personnellement les opérations pour étouffer la rébellion et donna le commandement des troupes au général Victoriano Huerta qui avait déjà vaincu le rebelle Pascual Orozco à la bataille historique de Bachimba.

Mais Huerta trahissait le gouvernement et une semaine après, le 21 février, il faisait prisonniers le président Madero et le vice-président Pino Suárez qui, le jour suivant, sous prétexte qu'ils essayaient de fuir pendant leur transfert en prison, furent assassinés.

La révolte renaît

Après avoir assassiné Madero, le général Huerta s'empara de la présidence pour rétablir la vieille politique, implantant une dictature de type porfiriste. Mais les assassinats de Madero et de Pino Suárez indignèrent et émurent le pays. Le 5 mars 1913, Ignacio L. Pasqueira, gouverneur de l'État de Sonora, renie Huerta, et nomme le général Alvaro Obregón, qui avait déjà combattu contre Pascual Orozco, chef de la section de guerre. Au même moment, Venustiano Carranza, ancien gouverneur de l'état de Coahuila, lance le 26 mars son plan de Guadalupe, en reniant aussi Huerta et en appelant le pays à prendre les armes, en même temps qu'il déclarait assumer la charge de premier chef de l'armée con-

stitutionnaliste. Alors commence une lutte féroce entre l'armée fédérale au service de Huerta et les divers contingents révolutionnaires, formés de la façon la plus bigarrée et la plus hétérogène. Voyant sa déroute imminente, Victoriano Huerta abdiquait le 15 juillet 1914 et quittait le pays.

Durant cet interrègne intervient le gouvernement des USA, tout d'abord par l'intermédiaire de son ambassadeur à Mexico, Henry Lane, et ensuite, par désir express de Woodrow Wilson, récemment nommé président des USA. Henry Lane, ami personnel de Porfirio Díaz, qu'il connut dans la splendeur des fêtes du centenaire de l'indépendance, était ennemi de la révolution et, durant la Décade tragique, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour le triomphe de la cause de la réaction.

Woodrow Wilson voyait avec plus de sympathie le mouvement révolutionnaire et se déclara ennemi de Huerta. Il intervint alors dans la lutte en ordonnant l'occupation du port de Veracruz par les forces de la marine de guerre nord-américaine, dans le but d'empêcher que Huerta ne reçoive un chargement d'armes que lui apportait le bateau à vapeur allemand Ipiranga. Mais la réaction du peuple mexicain fut de refuser cette occupation et les forces nord-américaines rencontrèrent une résistance et entamèrent une lutte dans laquelle moururent quelques militaires et civils qui opposèrent une vaillante résistance à une occupation qui, finalement, eut lieu.

Les groupes révolutionnaires, qui se multipliaient dans tout le pays, eurent trois principaux pôles d'attraction : Emiliano Zapata, Francisco Villa, et Venustiano Carranza. Emiliano Zapata représentait les désirs de revendication agraire. Généreux et qu'on ne pouvait facilement émouvoir, guidé par des idéaux un peu confus, mais avec de vigoureux principes libertaires et justicialistes, il se concentra dans la zone de l'État de Morelos, rendant propice de tous côtés la répartition de la terre aux paysans. Francisco Villa, guerillero audacieux et téméraire, sans pitié et presque toujours brutal, qui mit une note d'agressivité et d'enthousiasme dans la lutte contre Huerta, ne faisait pas reposer son action sur des idéaux concrets et définis de justice sociale, mais la projetait principalement vers la vengeance contre les puissants qui maintenaient le peuple mexicain dans la misère et l'ignorance. Dans l'action de Villa, pleine de génie et de valeur, il manquait le désir qui s'ébauchait dans la lutte de Zapata. Venustiano Carranza, premier chef de l'armée constitutionnelle, homme énergique, put compter sur des collaborateurs capables pour planifier et établir un gouvernement. Avec quelques variantes, c'était le continuateur des idéaux démocratiques, libéraux et bourgeois de Madero.

Quand le 15 juillet 1914 Huerta renonça et quitta le pays, la révolution avait triomphé pour la seconde fois. Il ne restait qu'à consolider ce triomphe cimenté par le sang. Le manque d'idéaux à véritable contenu social et l'influence ancestrale de la politique de soumission au chef requerraient impérieusement une dictature pour stabiliser la révolution. Lequel des trois chefs révolutionnaires assumerait cette dictature?

Les luttes internes de la révolution

Même si la Convention convoquée par Carranza ne fut suivie d'aucun résultat positif,

épidermique, intuitive et ses références théoriques se limitaient à l'indianisme populiste du libérateur Juarez. Les persécutions contre les oppositionnels se multiplient. Nombre de ses camarades son emprisonnés et il juge plus tactique de mettre une sourdine à ses convictions libertaires naissantes.

1902 : Les frères Magon prennent en charge le périodique satirique *El Hijo del Ahuizote* qui adopte, sous leur impulsion et celle du graveur Posada, un ton de plus en plus violent et incisif. Nouvel emprisonnement. Le journal, dont le succès ne se dément pas, continue cependant de paraître en dépit des saisies et des condamnations, sous le titre *El Nieto del Ahuizote*, qui deviendra *El Biznieto del Ahuizote*, et ainsi de suite…

Juin 1903 : Un arrêt de la cour suprême interdit par avance tous les journaux où apparaîtrait le nom séditieux de Ricardo Flores Magon.

Janvier 1904 : Lassés des cachots porfiristes, empêchés de s'exprimer sur leur sol natal, R. et E. Flores Magon doivent s'exiler au Texas. Reparution de *Regeneracion* à San Antonio. Échec d'une tentative d'assassinat contre Ricardo. Le harcèlement de nervis à la solde de Díaz les contraint à quitter les abords de la frontière et à s'installer à St-Louis, capitale du Missouri.
Septembre 1905 : Création de la Junte organisatrice du parti libéral mexicain (R. et E. Flores Magon président et trésorier, Juan Sarabia, vice-président). Ses objectifs : construire le parti des exploités et lutter "par tous les moyens" contre le régime. Préconisant la rébellion et la conspiration, elle appelle ses sympathisans à former des groupes clandestins dont elle assurera la coordination.

Octobre 1905: Arrestation à St-Louis des trois sus-mentionné, accusés de diffamation par la justice américaine. Ils restent quelques mois en prison. Les locaux du journal sont mis à sac et l'imprimerie saisie.

Février 1906 : Nouvelle reparution de *Regeneracion* à St-Louis. Entre-temps, plus de quarante cellules secrètes du parti libéral, disposant d'armes et d'explosifs, se sont constituées sur le territoire mexicain.
Juillet 1906 : Parution du premier manifeste du parti libéral.

Septembre 1906 : Tentative de soulèvement armé généralisé au Mexique, préparé du lointain Canada par R. Flores Magon et ses compagnons d'exil. Violents combats à Acayucan, Minatitlan et Puerto Mexico. Mais le reste du pays ne suit pas les conspirateurs. C'est l'échec.

Octobre 1906 : La tête de R. Flores Magon est mise à prix pour 25 000$ aux États-Unis, tandis que plusieurs des ses camarades y sont emprisonnés. *Revolucion* succède provisoirement à *Regeneracion*.

Août 1907 : Alors qu'ils préparaient une nouvelle tentative de soulèvement (fixée au 25 juin 1908), les magonistes sont arrêtés par les autorités américaines. La plupart d'entre eux resteront emprisonnés pendant trois longues années. Leur séjour, quelque peu forcé aux

parées. Ces philosophes y apprendront en outre qu'il vaut mieux organiser les travailleurs à s'armer contre le capital, l'État et le clergé que passer des lustres à déclamer sa révolte entre les quatre murs d'un salon. C'est indubitablement plus risqué mais plus efficace et nettement plus propice à l'émancipation de l'humanité.

Quant aux populations des régions voisines, elles doivent imiter les Yaquis et abolir toute autorité et jusqu'à la dernière parcelle de religion.

Frères Yaquis, nous vous embrassons chaleureusement! C'est ainsi que ce conquiert le pain, la terre et la liberté. Et si quelque puissant vous dépêche un délégué pour vous proposer une alliance, arrachez-lui la tête et renvoyez-la à son maître avec ces mots : " Maintenant viens donc te la faire arracher à ton tour. "

Regeneracion, no177, 21 février 1914

RICARDO FLORES MAGON (1873-1922)

1873 : Naissance de Ricardo Flores Magon à Teotitlan, Oaxaca, d'un père aztèque et d'une mère créole dans le pueblo cummunero de San Antonio Eloxochitlan (communauté indigène de type précolonial où "tout est propriété commune, sauf les femmes…").

1892 : Étudiant à Mexico, il participe activement aux manifestations contre Porfirio Diaz, président depuis 1876. À la suite d'un "tumulte sauvage devant le Palais" de ce dernier, il effectue son premier séjour dans les geôles du "Vieux Vautour", protecteur attitré des banquiers et latifundaires.

1893 : Premières armes de polémiste au périodique *El Démocrata*, fermé par la police au bout de trois mois.

Août 1900 : Premier numéro de *Regeneracion*, feuille d'agitation qu'il a fondé avec ses frères Enrique et Jesus.

Février 1901 : Congrès libéral de San Luis Potosi. Il prononce un discours violemment anticapitaliste qui effraie les modérés tout en ralliant les plus déterminés.

Mai 1901 : Ricardo et son frère Jesus sont incarcérés jusqu'en avril 1902 et leur journal doit suspendre sa parution quelques mois plus tard.

1901-1902 : Découverte de la littérature anarchiste et utopiste. Jusqu'alors, sa révolte était

l'idée d'une convention prévalut et celle-ci fut à nouveau remise, mais cette fois-ci à Aguascalientes, dans la région contrôlée par Francisco Villa. Carranza craignant un mauvais tour de la part de Villa ne voulut pas y assister et la Convention résolut les problèmes du mieux qu'elle put, même si les problèmes restèrent sans résultat. La Convention suspendit Carranza comme chef de l'exécutif, nommant à cette charge le général Eulalio Gutiérrez. Elle destitua Pancho Villa de sa fonction de chef de la fameuse division du nord, l'armée avec laquelle il réalisa ses exploits légendaires. Mais ces mesures ne menèrent à rien, et les deux Conventions qui continuèrent à fonctionner durant quelques mois réussirent seulement à prouver que la rivalité entre les trois chefs ne pourrait se régler que par la voix des armes.

En décembre 1914, le gouvernement de la Convention que coiffe Eulalio Gutiérrez arrive dans la ville de Mexico, et en janvier 1915, commencent les Campagnes de l'armée constitutionnaliste de Venustiano Carranza pour récupérer le terrain perdu. La lutte reprend et les groupes révolutionnaires qui s'étaient dispersés dans tout le pays durant le bref laps de temps que dura la paix se trouvèrent dans l'alternative de s'unir avec Villa ou Carranza (les armées de Zapata, unies par un idéal plus défini, continuèrent toujours à soutenir le romantique général Suriano) .

En juillet 1915, les forces carrancistes occupèrent Aguascalientes, San-Luis Potosi, Zacatecas et Querétaro ; le 2 août, elles s'emparèrent de la ville de Mexico et en septembre de Saltitto et de Torreón.

En octobre, Carranza transporte son gouvernement de Veracruz à Mexico et le 19 du même mois, Woodrow Wilson, après avoir pris le pouls de la situation mexicaine par l'intermédiaire de ses agents personnels, reconnut le gouvernement de Carranza comme gouvernement de fait. Les principaux pays d'Amérique du Sud en firent autant au même moment. Pour mettre fin à la lutte, les USA décrétèrent l'embargo sur les armes à destination du Mexique avec toutefois une exception pour celles destinées au gouvernement reconnu.

Dans ces conditions, la situation de Villa empira de semaine en semaine. En octobre, il perd le port de Guaymas. En novembre, il est repoussé à Agua Prieta et à Hermosillo et battu à San Jacinto (province de Sonora).

En janvier 1916, désespéré et sans possibilité de triompher, Villa est une bête sauvage cernée et enragée. Il accuse, non sans raisons, les USA d'avoir contribué en grande partie à cette situation désastreuse. Il veut se venger et en janvier 1916 il arrête un train dans la gare de Santa Isabel (Chihuahua) et fusille quinze nord-américains qui s'y trouvent. Le 8 mars suivant, il entre dans la ville de Colombus aux USA (dans l'État du Nouveau-Mexique), tue quatorze nord-américains et incendie entièrement deux pâtés de maisons. Comme on peut le supposer, l'indignation aux USA fut énorme. Bon nombre demandèrent l'invasion immédiate du Mexique, mais Wilson trouva le moyen de satisfaire en partie ces demandes en envoyant une expédition punitive qui, on doit le reconnaître, n'exerça pas de représailles contre le Mexique, mais se consacra uniquement à poursuivre Villa, qu'elle ne put d'ailleurs pas trouver.

En avril 1919, les forces de Carranza assassinèrent Emiliano Zapata, en se servant d'un traître rusé. Les forces que dirigeait la victime se trouvèrent désorientées et se soumirent passivement au développement postérieur de la révolution. Mais on trouvait toujours ; ayant pris les armes : Villa, Peláez, Félix Díaz et Almazán. Un climat de haine et de mécontentement imprégnait tout le pays. La véritable phase sociale et revendicative qui avait pu se manifester dans la révolution était terminée et la lutte se polarisa dans des personnes et des problèmes exclusivement politiques. À l'approche des élections présidentielles pour la période 1920-1924, Carranza appuya Ignacio Bonillas, ambassadeur du Mexique à Washington, à la place d'Alvaro Obregón qui, en juin 1919, accepta depuis Sonora sa candidature. Carranza envoya alors des troupes à Sonora, foyer de l'obregonisme et Obregón, qui avait vaincu Villa au profit de Carranza, renia ce dernier et se découvrit en envoyant son plan de Agua Prieta. Obregón nomma Plutarco Eliás Calles chef de ses troupes et celles-ci envahirent Sinaloa et occupèrent Culiacán. La rébellion se propagea rapidement et les États de Guerrero, Michoacán, Zacatecas et Tabasco s'y rallièrent. Le 7 mai, Carranza et ses ministres abandonnèrent la ville de Mexico dans laquelle, deux jours après, entrera Obregón. Sur la route de Veracruz, la suite de Carranza fut surprise. Celui-ci est assassiné à Tlaxcalaltongo le 21 mai 1920. Adolfo de la Huerta fut nommé président provisoire et aux élections du 5 septembre Obregón est élu président pour la période 1920-1924.

La révolution mexicaine fut le premier grand événement révolutionnaire de ce siècle et son impact eut des répercussions sur la conscience du monde occidental, où les idéaux du socialisme avaient puissamment germé à travers les semailles d'idées et l'arrosage de sang si prodigue durant les trente années qui précédèrent cette révolution, dans laquelle Terre et Liberté fut la devise de ses contingents les plus sains et les plus forts.

B. Cano Ruiz

Tous les textes qui suivent sont tirés du journal Regeneracion, *sauf le premier dont la source est introuvable. Certains sont une traduction libre alors que d'autres non.*

JE NE VEUX PAS ÊTRE ESCLAVE!

Discours prononcé le 1er juin 1912.

Camarades,

“Je ne veux pas être esclave!” crie le Mexicain, et, prenant le fusil, il offre au monde entier le spectacle grandiose d'une vraie révolution, d'une transformation sociale qui est en train de secouer les fondations mêmes du noir édifice de l'Autorité et du Clergé.

La présente révolution n'est pas la révolte mesquine de l'ambitieux qui a faim de pouvoir,

Regeneraciòn, no. 216 , 11 décembre 1915

LA RÉVOLUTION SOCIALE AU SONORA

Seule des zones frontières du Nord, la riche contrée des valeureux indiens Yaquis est toute entière aux mains de ses habitants

Ces hommes d'exception, modèles de fermeté et d'énergie, n'ont cessé, depuis quatre siècles, d'être en guerre avec tous les pouvoirs qui se sont succédé à Mexico depuis les conquistadores. En dépit des persécutions, des déportations et des massacres, ils ont de tout temps préservé la noblesse de leur race et défendu leur sol avec une intégrité exemplaire. Il y a quelques mois, ils se sont révoltés contre l'autorité. Et ils se sont emparés de la terre, cette terre que convoita jadis l'Espagnol avant le bourgeois mexicain et l'aventurier américain; cette terre riche, baignée par les fleuves Yaqui et Mayo, et dont la vaste étendue pourrait abriter plusieurs millions d'habitants.

Un lutteur libertaire, Juan Montero, se trouve parmis nos camarades yaquis. Le drapeau rouge flotte crânement sur tout leur campement et sur les villages de Bácum, de Pótam, etc. La région entière est désormais sous leur contrôle. Avant de passer à l'offensive, ils ont prévenu par voie d'affiches qu'ils allaient rentrer en possession de leurs champs et de leurs forêts et qu'ils seraient impitoyables avec ceux qui auraient aidé les riches à les dépouiller. Un fort détachement armé a donc été lancé contre eux. Mais les Yaquis, guerriers et stratèges remarquables, eurent rapidement raison des colonnes carrancistes, tuant plusieurs officiers. Ils mirent à feu et à sang les villages où s'étaient repliés les sbires, forçant ces derniers à la fuite.

Notre camarade Montero était de la plupart de ces combats, se distinguant par sa bravoure, de pair avec les camarades yaquis Luis Espinosa et José Gomez.

Nos frères se trouvent maintenant en pleine période de reconstruction sociale. Si, la faim et la désolation règnent dans les zones carrancistes, le pays yaqui respire l'abondance et la liberté. Tous les Yaquis sont à la fois guerriers et producteurs. Les champs coquets qu'ils fécondent, le fusil à l'épaule, pourraient inspirer plus d'un poète révolutionnaire.

Le camarade Montero nous demande de transmettre une invitation fraternelle à Jean Grave, Enrico Malatesta ainsi qu'à tous les intellectuels réticents à l'égard de la révolution mexicaine. Ils sont conviés à se rendre au quartier général de la tribu à Tocoropobampo, où ils seront bien accueillis. Ils auront ainsi l'occasion d'étudier au naturel ce soulèvement généreux. Ils pourront y constater que les peuples simples, mais disposés coûte que coûte à être libres et heureux, n'ont nul besoin de fréquenter les lycées, ni de connaître la signification des mots boycott ou grève générale pour s'emparer par le fer et par le feu de la richesse sociale que quelques bandits ont acca-

et du progrès. Quand je brille sur la lame d'un poignard, le tyran tremble; la liberté sourit si je prends la forme d'une bombe; le cœur du prolétaire se remplit de joie et d'espérance quand me caresse la gâchette du fusil vengeur. Base de la civilisation, promesse de liberté, voilà ce que je suis!

L'Or, humilié, ne dit plus un mot.

Regeneraciòn, no. 209, 23 février 1915

LE MENDIANT ET LE VOLEUR

Sur l'avenue élégante, homme et femme se promènent, parfumés, chics et provoquants. Collé au mur, la main tendue, un mendiant quémande d'une voix tremblante et servile :
-Une aumône, pour l'amour de Dieu!

De temps à autre, une pièce tombe dans la main du mendiant qui s'empresse de l'enfouir dans sa poche tout en se confondant en louanges et en remerciements avilissants. Un voleur passant par là ne peut s'empêcher de lui lancer un regard plein de mépris. Le mendiant s'indigne (la déchéance a ses pudeurs) et grogne d'un ton irrité

-Tu n'as pas honte, gredin, de regarder en face un honnête homme comme moi? Je respecte la loi. Je ne commets pas le délit de mettre la main dans la poche d'autrui, moi. Ma démarche est sereine, comme tout bon citoyen qui n'a pas coutume de se faufiler, sur la pointe des pieds, dans les maisons des autres à la faveur de la nuit. Je n'ai ni à me cacher, ni à fuir le regard du gendarme. Le nanti se montre bienveillant à mon égard et quand il jette une pièce dans mon chapeau, il me tapote l'épaule en murmurant : "Brave homme!".

Le voleur ajustant son chapeau, grimace de dégoût, lance un regard alentour et réplique au mendiant :

-N'espère pas me faire rougir, vil mendiant! Toi, honnête? L'honnêteté ne vit pas à genoux, prête à ronger l'os que l'on daigne lui jeter. Elle est fière par excellence. Je ne sais si je suis honnête ou non, mais je dois t'avouer qu'il m'est insupportable de supplier les riches de m'accorder, au nom de Dieu, les miettes de tout ce qu'ils nous ont volé. Je viole la loi? C'est vrai, mais elle n'a rien à voir avec la justice. En violant les lois promulguées par la bourgeoisie, je ne fais que rétablir la justice bafouée par les riches, qui volent les pauvres au nom de la loi. Si je m'empare d'une partie de ce qu'ils ont pris aux déshérités, je n'accomplis par là qu'un acte de justice. Si le riche te tapote l'épaule, c'est que ton abjecte bassesse et ta servilité lui garantissent la pleine jouissance de ce qu'il a volé, à toi, à moi, à tous les pauvres du monde. Les riches souhaitent ardemment que tous les déshérités aient l'âme d'un mendiant. Si tu étais vraiment un homme, tu mordrais la main qui te tend un bout de pain. Je te méprise.

Le voleur cracha et se perdit dans la foule. Le mendiant leva les yeux au ciel et gémit :
-Une aumône, pour l'amour de Dieu!

de richesse et de commandement. Celle-ci est la révolution de ceux d'en bas; celle-ci est le mouvement de l'homme qui dans les ténèbres de la mine sentit une idée jaillir de son crâne et cria: “Ce métal est à moi!”; c'est le mouvement du péon qui, courbé sur le sillon, épuisé par la sueur de son front et les larmes de son infortune, sentit que sa conscience s'illuminait et cria: “Cette terre est à moi, ainsi que les fruits que je lui fais produire!”; c'est le mouvement de l'ouvrier qui, contemplant les toiles, les habits, les maisons, se rend compte que tout a été fait par ses mains et s'exclame, ému: “Ceci est à moi!”; c'est le mouvement des prolétaires, c'est la révolution sociale.

C'est la révolution sociale, celle qui ne se fait pas d'en haut vers le bas, mais d'en bas vers en haut; celle qui doit suivre son cours sans chefs et malgré les chefs; c'est la révolution du déshérité qui dresse la tête dans les festins des repus, réclamant le droit de vivre.

Ce n'est pas la révolte vulgaire qui finit par le détrônement d'un bandit et la montée au pouvoir d'un autre bandit, mais une lutte de vie ou de mort entre les deux classes sociales: celle des pauvres et celle des riches, celle des affamés contre les satisfaits, celles des prolétaires contre les propriétaires, dont la fin sera, ayons foi en cela, la destruction du système capitaliste et autoritaire par la poussée formidable des courageux qui feront offrande de leur vie sous le drapeau rouge de Terre et Liberté !

Eh bien, cette lutte sublime, cette guerre sainte, qui a pour but de libérer le peuple mexicain du joug capitaliste, a des ennemis puissants qui, à tout prix et par tous les moyens, veulent empêcher son développement. La liberté et le bien-être (justes aspirations des esclaves mexicains) sont choses gênantes pour les requins et les vautours du Capital et de l'Autorité. Ce qui est bon pour l'opprimé est mauvais pour l'oppresseur. L'intérêt de la brebis est diamétralement opposé à celui du loup. Le bien-être et la liberté du Mexicain, de la classe ouvrière, signifie la disgrâce et la mort pour l'exploiteur et le tyran. C'est pour cela que lorsque le Mexicain met vigoureusement la main sur la loi pour détruire et arrache des mains des riches la terre et les machines, des cris de terreur s'élèvent du camp bourgeois et autoritaire, et on demande que soient noyés dans le sang les généreux efforts d'un peuple qui veut son émancipation.

Le Mexique a été la proie de la rapacité d'aventuriers de tous les pays qui se sont installés sur sa belle et riche terre, non pas pour faire le bonheur du prolétariat mexicain, comme le prétend continuellement le Gouvernement, mais pour exercer l'exploitation la plus criminelle qui ait existé sur la terre. Le Mexicain a vu passer la terre, les forêts, les mines, tout, de ses mains à celles des étrangers, ceux-ci appuyés par l'Autorité, et maintenant que le peuple fait justice de ses propres mains, désespéré de ne pouvoir la trouver nulle part, maintenant que le peuple a compris que c'est par la force et par lui-même qu'il doit retrouver tout ce que les bourgeois du Mexique et de tous les pays lui ont volé; maintenant qu'il a trouvé la solution au problème de la faim; maintenant que l'horizon de son avenir s'éclaircit et lui promet des jours de bonheur, d'abondance et de liberté, la bourgeoisie internationale et les gouvernements de tous les pays poussent le Gouvernement des États-Unis à intervenir dans nos propres affaires, sous le prétexte de garantir la vie et les intérêts des exploiteurs étrangers. Ceci est un crime! C'est une offense à l'humanité, à la civilisation, au progrès! On veut que quinze millions de Mexicains souffrent de la

faim, des humiliations, de la tyrannie, pour qu'une poignée de voleurs vivent satisfaits et heureux!

Ainsi, le Gouvernement des États-Unis prête main forte à Francisco Madero pour étouffer le mouvement révolutionnaire, en permettant le passage des troupes fédérales par le territoire de ce pays, pour aller battre les forces rebelles et exercer une persécution scandaleuse sur nous, les révolutionnaires, à qui on applique cette législation barbare qui a pour nom "lois de neutralité". Eh bien : rien ni personne ne pourra arrêter la marche triomphale du mouvement révolutionnaire.

La bourgeoisie veut la paix? Elle n'a qu'à se convertir en classe ouvrière!

Ils veulent la paix, ceux qui la font autoritairement? Ils n'ont qu'à enlever leurs redingotes et empoigner, comme des hommes, la pelle et la pioche, la charrue et la bêche!

Parce que tant qu'il y aura inégalité, tant que quelques-uns travailleront pour que d'autres consomment, tant qu'existeront les mots bourgeoisie et plèbe, il n y aura pas de paix: il y aura guerre sans trêve, et notre drapeau, le drapeau rouge de la plèbe, continuera à provoquer la mitraille ennemie, soutenu par les braves qui crient: Vive Tierra y Libertad!

source inconnue

LES CHEFS

Il ne faut pas former une masse, inutile de reproduire les préjugés, les préoccupations, les erreurs et les coutumes qui caractérisent les foules aveugles. La masse est fermement convaincue qu'il lui faut un chef ou un guide pour la mener à son destin. Vers la liberté ou vers la tyrannie, peu importe: elle veut être guidée, avec la carotte ou avec le bâton.

Cette habitude si tenace est source de nombreux maux nuisibles à l'émancipation de l'être humain: elle place sa vie, son honneur, son bien-être, son avenir, sa liberté entre les mains de celui qu'elle fait chef. C'est lui qui doit penser pour tous, c'est lui qui est chargé du bien-être et de la liberté du peuple en général comme de chaque individu en particulier.

C'est ainsi que des milliers de cerveaux ne pensent pas puisque c'est le chef qui est chargé de le faire. Les masses deviennent donc passives, ne prennent aucune initiative et se traînent dans une existence de troupeau. Ce troupeau, les politiciens et tous ceux qui aspirent à des postes publics le flattent au moment des élections pour ensuite mieux le tromper une fois qu'elles sont passées. Les ambitieux le trompent à coups de promesses au cours des périodes révolutionnaires pour récompenser ensuite ses sacrifices à coups de pieds une fois la victoire obtenue.

Il ne faut pas former une masse. Il faut former un ensemble d'individus pensants, unis pour atteindre des fins communes à tous mais où chacun, homme ou femme, pense avec

Les tyrans meurent poignardés et nul article du code ne saurait nous en débarrasser.

L'expropriation ne peut se faire qu'en écrasant la loi et non en la subissant.

C'est la véritable raison pour laquelle, si nous voulons être révolutionnaires, nous devons être illégalistes. Il nous faut sortir des sentiers battus et ouvrir de nouveaux chemins aux transgressions.

Rébellion et légalité sont inconciliables. Qu'on laisse la loi et l'ordre aux conservateurs et aux bonimenteurs.

1910

LE FER ET L’OR

L'eau entraîne une pépite d'or et une particule de fer dans son cours et les déposent l'une à côté de l'autre sur la berge d'un ruisseau.

En voyant son voisin, l'Or, se sentant blessé dans son orgueil d'aristocrate par le caprice du destin qui l'a placé à côté de ce métal sans valeur dit :

-Plus loin, vulgaire matière! Ton contact m'enlaidit.

Le Fer, resta immobile comme s'il n'avait rien entendu.

-Tasse toi, fer rouillé, c'est moi l'Or; le métal splendide qui scintille glorieusement sur la couronne du monarche; qui brille comme une étoile sur les décorations du militaire; qui resplendit comme le feu dans le cou de la dame aristocrate. Je suis l'illustre métal qui ne connaît que le frôlement de mains distinguées et les caresses des tissus de valeur des vestons des Messieurs. Je suis le conquérant des volontés; illusion du pauvre, propriété du riche, maître du monde, dieu des hommes…

-Ta grandeur me fais rire, interrompit le Fer, s'il y a grandeur à orner le front des tyrans, à se trouver sur la poitrine de l'assassin professionnel ou à donner du charme à une prostituée de haut niveau. Ha! Ha! Ha! Je ris de ta vaine grandeur, mythomane, dont la vanité n'est fondée sur aucune utilité. L'humanité te doit seulement la douleur, l'infortune et la guerre… Je suis le Fer, le métal obscur qui rend possible une bonne récolte, le métal modeste qui sert de base au progrès industriel du monde entier. Non, je ne sers pas à rendre plus charmante la courtisane, ni à décorer la poitrine du militaire; ce ne sont pas des mains délicates qui me manipulent et jamais je ne sens la douceur des tissus, mais quand le travailleur me prend dans ses rudes mains, le monde se met en mouvement, le progrès avance. Si je disparaîssais, l'humanité sombrerait dans la barbarie, elle ferait un saut dans les ténèbres. C'es moi le Fer, le modeste métal duquel est fabriqué le marteau, la houe, la machine et le train… vertèbres, tendons, muscles et artères de la civilisation

rait alléguer, et ce avec raison, que sans ses bras et son cerveau toute la science de l'ingénieur serait impuissante pour terminer les œuvres entreprises, l'agriculteur et le meunier pourraient dire à l'ingénieur que sans eux il n'aurait pas obtenu de viande, de légumes, de lait ou d'œuf et ainsi il n'aurait pas pu faire ses calculs et sans le tailleur et le cordonnier il n'aurait aucun vêtement à porter et ses pieds ne seraient pas aussi confortables dans une paire de souliers.

Personne ne peut réclamer de privilèges exclusifs pour lui-même en se basant sur sa participation dans la production de la richesse sociale. Le travail de l'ingénieur, du médecin, du savant et de l'artiste est aussi bon et aussi utile que celui du manœuvre, du maçon, du menuisier, du métallurgiste, du mineur, du tailleur, etc. Tous ont le droit de jouir des richesses sociales qui aujourd'hui se retrouvent entre les mains de certains bandits que l'on nomme riches ou bourgeois.

Nous devons faire table rase des bourgeois, des autorités, des militaires, des policiers et du clergé en même temps qu'exproprier la richesse sociale pour en faire enfin la propriété de tous et la révolution sociale aura triomphé, mes frères déshérités. Mettons en pratique les principes du manifeste du 23 septembre 1911, mes frères enchaînés et arrêtons de nous sacrifier à vouloir élever quelqu'un à la présidence de la république. À celui qui nous demande notre vote, répondons-lui avec nos balles!

Regeneraciòn, no. 196, 18 juillet 1914

LES ILLÉGALISTES

Le révolutionnaire est un illégaliste par excellence. L'homme dont les actes sont toujours conformes à la loi ne sera au mieux qu'un animal bien domestiqué, mais jamais un révolutionnaire.

La loi conserve, la révolution régénère. Si l'on veut donc changer, il faut commencer par briser la loi.

Prétendre que la révolution peut se faire en respectant la loi est une aberration, un contresens. La loi est un joug et qui veut s'en libérer doit le briser.

Quiconque fait miroiter aux travailleurs l'émancipation du prolétariat par la voie légale est un escroc, car la loi interdit d'arracher des mains des nantis la richesse qu'ils nous ont volée. Leur expropriation au bénéfice de tous est la condition essentielle à l'émancipation de l'humanité.
La loi est un frein et ce n'est pas avec des freins qu'on se libère.

La loi castre et les châtrés ne peuvent prétendre être des hommes.

Toutes les libertés conquises par l'humanité sont l'œuvre d'illégalistes qui se sont emparés des lois pour les réduire en miettes.

sa propre tête et s'efforce de donner son opinion sur ce qu'il convient de faire pour réaliser nos aspirations communes, qui ne sont autres que la liberté et le bien-être de tous fondés sur la liberté et le bien-être de chacun. Pour parvenir à cela, il est nécessaire de détruire ce qui s'y oppose : l'inégalité. Il faut faire en sorte que la terre, les outils, les machines, les provisions, les maisons et tout ce qui existe, qu'il s'agisse du produit de la nature ou de l'intelligence humaine, passent du peu de mains qui les détiennent actuellement aux mains de tous, femmes ou hommes, pour produire en commun, chacun selon ses forces et ses aptitudes, et consommer selon ses besoins.

Pour y parvenir, nul besoin de chefs. Bien au contraire, ils constituent un obstacle puisque le chef veut dominer, il veut qu'on lui obéisse, il veut être au-dessus de tout le monde. Jamais aucun chef ne pourra voir d'un bon œil la volonté des pauvres d'instaurer un système social basé sur l'égalité économique, politique et sociale. Un tel système ne garantit pas aux chefs la vie oisive et facile, pleine d'honneur et de gloire qu'ils souhaitent mener aux dépends des sacrifices des humbles. Ainsi donc, frères mexicains, agissez par vous-même pour mettre en pratique les principes généreux du manifeste du 23 septembre 1911.

Nous ne nous considérons pas comme vos chefs et nous serions attristés que vous voyiez en nous des chefs à suivre sans lesquels vous n'arriveriez pas à agir pour la révolution. Nous sommes sur le point d'aller au bagne, non parce que nous sommes des criminels, mais parce que nous ne nous vendons ni aux riches ni à l'autorité, parce que nous ne voulons pas devenir vos tyrans en acceptant des postes publics ou des liasses de billets de banque pour nous convertir en bourgeois et exploiter vos bras. Nous ne nous considérons pas comme vos chefs mais comme vos frères, et nous irons au bagne le cœur plus léger si, en vous comportant comme des travailleurs conscients, vous ne changiez pas d'attitude face au capital et à l'autorité. Ne soyez pas une masse, mexicains, ne soyez pas la foule qui suit le politicien, le bourgeois ou le caudillo militaire. Pensez chacun avec votre tête et œuvrez selon ce que dicte votre pensée.

Ne vous découragez pas lorsque nous serons séparés par les noires portes du bagne, car seules nos paroles amicales vous manqueront, rien de plus. Des compagnons continuent à publier *Regeneración* : offrez-leur votre aide pour poursuivre cette œuvre de propagande qui doit être toujours plus vaste et plus radicale.

Ne faites pas comme l'année dernière lorsqu'on nous a arrêtés et que votre enthousiasme s'est refroidi, que s'est affaiblie votre volonté de participer par tous les moyens possibles à la destruction du système capitaliste et autoritaire et que seuls quelques uns sont restés fermes. Soyez fermes à présent ! Ne restez pas focalisés sur nos personnes et, avec un brio renouvelé, offrez votre aide matérielle et personnelle à la révolution des pauvres contre les riches et l'autorité.

Que chacun d'entre vous soit son propre chef pour que nul n'ait besoin de vous pousser à continuer la lutte. Ne nommez pas de dirigeants, prenez simplement possession de la terre et de tout ce qui existe, produisez sans maître ni autorité.

La paix arrivera ainsi en étant le résultat naturel du bien-être et de la liberté de tous. Si, à l'inverse, troublés par la maudite éducation bourgeoise qui nous fait croire qu'il est impossible de vivre sans chef, vous permettez qu'un nouveau gouvernant vienne une fois encore se poser au-dessus de vos fortes épaules, la guerre continuera parce que les mêmes maux continueront à exister et à vous faire prendre les armes : la misère et la tyrannie.

Lisez notre manifeste du 23 septembre 1911 !
Mort au capital !
Mort à l'autorité !
Terre et Liberté !

Regeneración, 15 juin 1912

LE FUSIL

Je sers les deux bandes : la bande qui opprime et celle qui libère. Je n'ai pas de préférences. Avec la même rage, avec le même fracas j'envoie la balle qui arrache la vie au partisan de la liberté ou au soldat de la tyrannie.

Des ouvriers m'ont fabriqué, pour tuer d'autres ouvriers. Je suis le fusil; l'arme liberticide quand je sers ceux d'en haut, l'arme émancipatrice quand je sers ceux d’en bas.

Sans moi il n'y aurait pas d'homme qui disent : "Je suis plus que toi!" et sans moi il n'y aurait pas d'esclaves qui crient : "À bas la tyrannie!".

Le tyran me nomme "l'appui des institutions". L'homme libre me caresse avec tendresse et m'appelle "l'instrument de rédemption". Je suis la même chose, mais toutefois je sers autant pour opprimer que pour libérer. Je suis en même temps assassin et justicier, selon les mains qui me manœuvrent.

Moi-même je sais reconnaître quel type de main me tiennent. Ces mains tremblent? Il n'y a aucun doute : ce sont les mains d'un tyran. C'est une prise ferme? Je dis sans réfléchir : "ce sont les mains d'un libertaire!".

Je n'ai pas besoin d'entendre les cris pour savoir à quelle bande j'appartiens. Il suffit d'entendre les dents claquer pour savoir que je suis entre les mains d'un oppresseur. Le Mauvais est peureux; le Bon est valeureux. Quand le tyran appuie ma crosse sur son torse pour me faire vomir la mort cachée dans la cartouche, je sens que son cœur saute violament. C'est qu'il a conscience de son crime. Il ne sait pas qui il tura. On lui a ordonné : "feu!" et voilà le tir qui, peut-être, traversera le cœur de son père, de son frère ou de son enfant, celui que l'honneur a fait crier "rebelle toi!".

Je continuerai d'exister encore tant qu'il y aura sur terre une humanité stupide qui insiste pour être divisée en deux classe : celle des riches et celles des pauvres, celle de ceux qui

riquées. Comment concevoir plus grande bêtise? Tais-toi, ne dis plus un mot! Si tu n'as pas le courage de rompre tes chaînes, alors cesse de te plaindre! Allons, il est l'heure de sortir. Déguerpis et réfléchis!"

Les paroles salutaires de la machine, associées à l'air frais de la rue, provoquèrent une prise de conscience chez l'ouvrier. Il sentit qu'un monde s'écroulait dans son esprit : celui des préjugés, des interdits, du respect de l'ordre établi, des lois et des traditions et, le poing levé, il s'écria :
"Je suis anarchiste! Terre et liberté!"

Regeneraciòn, no. 226, 12 février 1916

TOUT POUR TOUS

Il est absurde de croire que le riche détient le droit à accumuler entre ses mains la richesse. Le riche n'a pas le droit de posséder la terre puisqu'elle n'est pas son œuvre, il ne l'a pas fabriquée de ses mains. La terre doit être, pour cette raison la propriété de tous les êtres humains. N'importe quel titre qui protège la possession d'une partie déterminé de terre, pour une personne, est un titre qui soutient l'inégalité, parce que cela prive le reste des gens du droit d'user des choses qui appartiennent à tous. La terre est notre mère, la mère de tous les êtres humains, et c'est pour cette raison, qu'aucun d'entre nous ne peut la réclamer pour un usage personnel qui engendrerait l'exclusion des autres. Comme la vrai mère qu'elle est, elle appartient en entier à tous ses enfants, les humains. Il est inutile d'alléguer que ceux qui possèdent la terre l'ont acheté; celui qui l’a vendue a vendu quelque chose qui ne lui appartenait pas. Tout autant inutile d'alléguer qu'elle a été acquise à travers un héritage; celui qui l'a légué en héritage a légué une chose qui ne lui appartenait pas, puisqu'elle appartient à tous les humains. Inutile aussi d'argumenter qu'elle a été obtenue dans une guerre de conquête, étant donné que ce serait justifier le crime qu'on nomme conquête.

Personne ne peut s'approprier les mines, les carrières, les forêts, les sources, parce que tout cela forme une partie intégrante de la terre, et doit être propriété de tous les êtres humains.

Personne ne peut profiter, en excluant les autres, des maisons, des machines, des trains et des autres moyens de transport, ainsi que des marchandises de toutes sortes accumulées dans les entrepôts, les greniers, les magasins etc., étant donné que tout doit être considéré pour ce qu'il est : le résultat du travail des générations passées et de la présente. Puisque tous les humains ont coopéré dans la production de cette richesse, celle-ci doit être propriété de tous sans exception; autant de l'ingénieur que du manœuvre, de l'astronome que du boulanger, de l'artiste et du savant comme du menuisier et du maçon. Il est impossible pour l'ingénieur de déclarer qu'il doit obtenir la majeur partie des bénéfices parce que sans ses calculs mathématiques il aurait été impossible de monter les ponts, de percer les tunnels, de construire les édifices etc., puisque s'il en était ainsi, le travailleur manuel pour-

vous faîtes! En un jour, sans autre dépense que quelques seaux de charbon pour alimenter le moteur, et avec un seul ouvrier, vous abattez chacune davantage d'ouvrage que ne le fait un seul homme en un mois, de sorte qu'un travailleur, qui pourrait avoir du labeur pour trente jours, le voit réduit en un seul à cause de vous… Si nous crevons de faim, cela t'est indifférent! Sans toi, vingt familles de prolétaires auraient leur pain quotidien assuré."

Les milles et une pièces de la machine sont en action. Elles tournent, glissent dans tous les sens, se rejoignent et s'écartent, suant d'infectes graisses, trépidant et couinant jusqu'à en avoir le vertige… La sombre machine n'offre pas un moment de répit. Elle respire bruyamment comme si elle était vivante. Elle semble épier la moindre seconde d'inattention de l'esclave humain pour lui mordre un doigt, lui arracher un bras, ou la vie…

À travers un soupirail pénètre une pâle lueur carcérale et sinistre. Le soleil lui-même se refuse à éclairer cet antre de misère, d'angoisse et de fatigue où se sacrifient de laborieuses existences au profit de vies stériles. Des bruits de pas viennent de l'extérieur -c'est le troupeau qui est en marche! Des miasmes sont à l'affût dans chaque recoin de l'atelier. L'ouvrier tousse… tousse! La machine geint… geint!

"Cela fait sept heures que je suis à tes côtés et il m'en reste encore trois à tirer. J'ai le vertige mais je dois résister. J'ai la tête lourde, mais gare au moindre moment d'inattention! Je dois suivre tes mouvements si je ne veux pas que tes dents d'acier me mordre et que tes doigts de fer m'emprisonnent… Encore trois longues heures! Mes oreilles bourdonnent, une soif terrible me dévore, j'ai de la fièvre, ma tête va éclater."

Des sons joyeux parviennent du dehors : ce sont des enfants qui passent, espiègles. Leurs rires, gracieux et innocents, effacent un instant la grisaille environnante, engendrant une sensation de fraîcheur semblable à celle que procure le chant d'un oiseau dans un moment d'abattement. L'émotion s'empare de l'ouvrier. Ses propres enfants gazouillent de même! C'est ainsi qu'ils rient! Et tout en regardant le mouvement des mécanismes, il se met à gamberger. Son esprit rejoint le fruit de ses amours, qui l'attend chez lui. Il frissonne à l'idée qu'un jour ses enfants devront eux aussi venir crever pour une machine dans la pénombre d'un atelier où les microbes pullulent.

"Maudite machine, je te hais!"

La machine se met à trépider avec plus de vigueur, elle a cessé de geindre. De tous ses tendons de fer, de toutes ses vertèbres d'acier, des dures dents de ses rouages, de ses centaines de pièces infatigable, sort un son rauque plein de colère qui, traduit en langage humain, signifie : "Tais-toi, misérable! Cesse de te plaindre, espèce de lâche! Moi je ne suis qu'une machine, entraînée par un moteur, mais toi, tu as un cerveau et tu ne te révoltes pas, malheureux! Arrête de te lamenter sans cesse, imbécile! C'est ta lâcheté qui est cause de ton malheur, pas moi. Empare-toi de moi, arrache-moi des griffes de ce vampire qui te suce le sang, et travaille pour toi et les tiens, crétin! En elles-mêmes, les machines sont un bienfait. Nous épargnons des efforts à l'homme, mais vous autres travailleurs, êtes si stupides que vous nous laissez aux mains de vos bourreaux, alors que vous nous avez fab-

jouissent et celle de ceux qui souffrent.

Quand le dernier bourgeois aura disparu et que l'ombre de l'autorité se sera dissipée, à mon tour je disparaîtrai en léguant mes matériaux pour la construction de milliers d'outils et d'instruments qui seront manipulés avec enthousiasme par des hommes transformés en frères.

Regeneraciòn, no. 64, 18 novembre 1911

BANDIT!

Voilà le nom que nous donnent les gens qui représentent l'ordre. Pourquoi? Parce que nous enseignons à nos frères de misère que tout ce qui existe doit appartenir à tous et nous les invitons à ce qu'ils en prennent possession.

Qui a fait la terre?... Est-ce que ce sont ces messieurs en habits et à gants blancs qui l'ont faite et qui disent qu'elle leur appartient?... Non, la terre est un bien naturel, un bien commun à tous les êtres vivants. Qui a fait les maisons, les vêtements, tout ce qui rend notre vie plus confortable?... Est-ce que ce sont ces messieurs qui vivent dans des palais ou des hôtels de luxe?... Non, tout ça est sorti des mains des pauvres personnes qui s'amoncellent dans des taudis, qui pourrissent au bagne, qui se vendent dans les bordels et qui meurent dans les hôpitaux, bien avant leur temps, ou dans un échafaudage, peu importe l'endroit…

Bandits! Les bandits sont ceux qui ne veulent pas qu'il y ait de bandits.

Non, messieurs les bourgeois; les bandits ce sont vous qui, sans aucun droit, se sont appropriés les produits du travail des hommes et tous les biens naturels que vous n'avez pas encore transformés. Tout cela sans jamais laisser tomber une goutte de sueur.

Ce sont vous les bandits messieurs les bourgeois qui, illégalement, parce que la loi est entremetteuse de votre esprit rapace, avez pris la majeure partie du produit du travail des hommes sans qu'il n'y ait de danger de vous retrouver un jour au bagne.

Et bien, entre bandit et bandit, moi je préfère celui qui, couteau à la main et l'esprit résolu, sort d'un coin sombre en criant : "Ton argent ou ta vie!". Je préfère, et j'insiste, celui là, que le bandit qui assis à son bureau, froidement, l'esprit tranquille, sereinement, suce le sang de ses travailleurs. Et pour le premier bandit, celui qui attaque audacieusement et courre les risques dans cette aventure, il y à la prison ou le peloton d'exécution; pour l'autre bandit, celui aux gants blancs, il y a le respect, l'honneur, le bonheur.

Voilà comment les choses sont présentement dans ce système d'injustice sociale. Pour ces personnes "honnêtes" et qui respectent l'ordre, voler n'est pas un crime si le vol est considérable. Les banquiers, les commerçants ont des combines qui augmentent la faim et la tristesse dans plusieurs centaines de lieux; mais ça passe comme une opération financière

habillement faite. Un homme qui souffre de faim prend dans un magasin un morceau de pain; c'est lui qui sera appelé voleur.

L'autorité, encore plus vile que la loi puisqu'elle est son exécutrice, soutien tout cela. Mort à l'autorité!

Regeneraciòn, no. 67, 9 décembre 1911

LE SOLDAT

Sur une route se rencontrent un soldat et un travailleur.

-Où vas-tu, demande le soldat?
-À l'usine, lui répond le travailleur, et toi, où vas-tu?
-Je vais à la caserne; dans le village de Z les gens se sont soulevés et on nous a donné ordre de réprimer la rébellion dans le sang et le feu.
-Peux-tu me dire, lui demande le travailleur, pourquoi ces gens se sont soulevés?
-Bien-sûr que je peux te le dire : ces gens, du levé au couché du soleil, refusent de payer leurs loyers pour leur maison, la location de leurs lopins de terre, leurs impôts au gouvernement; et quand les autorités se sont présentées pour évincer ces gens des maisons, pour les expulser de la terre, tout en voulant collecter l'impôt dû au gouvernement, les habitants ont résisté, ils ont poignardé le juge, le notaire, les fonctionnaires, les gendarmes, le maire et ses assistants. Ils ont brûlé les archives et sont montés sur l'édifice le plus élevé pour y accrocher un drapeau rouge avec des inscriptions en blanc qui disaient " Terre et Liberté "

Le travailleur est ébranlé. Il voit que ce sont ceux de sa classe : les pauvres, les déshérités, les prolétaires qui se sont révoltés.

-Et tu t'en va les battre, lui demande le travailleur?
-Mais oui, lui réplique l'esclave en uniforme. Ces gens attentent au droit de propriété privée et il est du devoir du gouvernement de protéger les intérêts des riches.
-Mais toi, tu n'est pas un riche, lui dit le travailleur. Quel intérêt as-tu de tuer ces pauvres gens?
-Je dois faire respecter la Loi, lui répond sèchement le soldat.
-LA LOI! lui gueulle le travailleur, La Loi qui soutient les privilèges de quelques-uns! La Loi qui est un énorme poids pour ceux d'en bas; une garantie de liberté et de bien-être pour ceux d'en haut! T'es un pauvre, mais toutefois tu soutiens la Loi qui écrase ceux de ta classe. Ton père, ton frère, tes pairs sont pauvres; ceux qui se sont soulevés dans le village de Z sont des pauvres qui souffrent comme toi et tes parents et tes pairs et qui sait, peut-être qu'il y a dans les insurgés des membres de ta famille!

Le soldat haussa les épaules, cracha sur les herbes qui bordent le chemin, lança un regard méprisant au travailleur et cria :

-La Loi doit s'appliquer à toutes les choses! Si mon père l'enfreint, je le tuerai, parce que voilà ce que m'ordonne la Loi!
-Bon, dit le travailleur, alors marche et assassine le sang de ton sang et la chair de ta chair!

Le travailleur et le soldat continuèrent leur chemin dans des directions opposées : le premier pour aller au travail afin de rendre plus riche le maître et le second pour aller tuer afin d'assurer au maître la jouissance des "ses" richesses.

Pendant ce temps, le village de Z était le théâtre d'une activité, d'une gaieté, d'un enthousiasme sans limite. La tristesse d'hier avait disparu. Tous les habitants étaient dans la rue à célébrer le jour de la liberté. Un ancien arranguait la foule de cette manière :

-Compagnons : maintenant chacun de nous est son propre maître, célébrons notre victoire; un inventaire doit être fait de tout ce qu'il y a dans le village et aux alentours afin de savoir quels éléments nous possédons et quels outils serviront à notre travail et ensuite, comme des frères, une fois terminée la célébration de notre triomphe, dédions-nous à travailler à produire des choses utiles pour tous et…

Il n’a pas pu terminer sa phrase… On entendit la décharge d'une arme à feu et l'ancien, mortellement blessé, tomba face première sur le sol sans pouvoir se relever.

Le soldat avait tué son père…

Regeneraciòn, no. 92, 1er juin 1912

L’OUVRIER ET LA MACHINE

"Maudite machine!" peste l'ouvrier, suant à grosse gouttes, las et découragé. "Maudite machine qui m'obliges à suivre ton rythme infernal, comme si, moi aussi, j'étais fait d'acier et entraîné par un moteur! Je te hais, engin de malheur, car faisant le travail de dix, vingt ou trente ouvriers, tu m'ôtes le pain de la bouche -et tu me condamnes, ainsi que ma femme et mes enfants, à crever de faim."

La machine geint sous les coups du moteur, paraissant ainsi partager la fatigue de son compagnon de sang et de muscles. Toutes les pièces qui la composent sont en mouvement, ne s'arrêtant jamais. Certaines glissent, d'autres tressaillent. Celles-ci oscillent, celles-là pivotent, suintant l'huile noirâtre, couinant, trépidant, fatiguant la vue de l'esclave de chair et d'os qui doit suivre attentivement tous leurs mouvements et résister à l'abrutissement qu'ils provoquent pour ne pas se laisser prendre un doigt par un de ces rouages d'acier, ou perdre une main, un bras, voire la vie…

"Machines infernales! Vous devez toutes disparaître, suppôts de Satan! Joli travail que